



Matt Haig

LES RADLEY



NA
MI



Un pavillon dans une banlieue British, deux enfants au lycée, des dîners entre voisins... En apparence, Helen et Peter Radley ont tout du couple « parfait ». Mais quand leur fille Clara se fait agresser en rentrant seule d'une fête et commet l'irréparable, ils sont confrontés à la vérité qu'ils essaient de dissimuler depuis plus de vingt ans.

Obligés d'expliquer à leurs enfants pourquoi ils ne peuvent pas manger d'ail sans s'asphyxier ni sortir de chez eux sans se tartiner d'écran total, Helen et Peter craignent que leur régime végétarien ne convienne plus à ces jeunes vampires en pleine crise d'adolescence. Et lorsque le frère de Peter arrive en ville, bien décidé à leur prouver qu'ils ne peuvent pas refouler indéfiniment leurs instincts, les Radley comprennent que les jours paisibles sont derrière eux... et que l'avenir pourrait se révéler plus ensanglanté qu'ils ne l'imaginaient.

À contre-courant de toutes les histoires de vampires d'hier et d'aujourd'hui, Matt Haig renouvelle le genre avec ce roman, féroce et brillante satire de notre société, et pur plaisir de lecture.

.....

Né en 1975 en Angleterre, Matt Haig est journaliste et écrivain. Traduit en plus de 40 langues, il est l'auteur de plusieurs best-sellers internationaux qui ont bouleversé les lecteurs du monde entier, dont *La Bibliothèque de minuit*, vendu à 9 millions d'exemplaires, *Rester en vie* et *Une vie impossible*. *Les Radley* a récemment été adapté pour le cinéma.

Traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier

ISBN : 978-2-493816-78-8

19,90 euros

Prix TTC France



9 782493 816788

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Illustrations : © Shutterstock





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LES RADLEY

Du même auteur, aux éditions Nami :
Une vie impossible, 2024

Titre original : *The Radleys*

Copyright © Matt Haig, 2010

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd, 14 High Street, Edinburgh
EH1 1TE

Traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2010

Pour la présente édition :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-493816-78-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Matt Haig

LES RADLEY

Roman

Traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier

**NA
MI**

*Pour Andrea, comme toujours.
Et pour Lucas et Pearl.
N'en perdez pas une goutte.*

VENDREDI

Vos instincts ne sont pas justes. Les animaux se fient aux leurs pour survivre chaque jour, mais nous ne sommes pas des bêtes. Nous ne sommes ni des lions, ni des requins, ni des vautours. Nous sommes civilisés et la civilisation ne fonctionne que si les instincts sont réprimés. Aussi, faites un effort pour la société et ignorez les désirs ténébreux qui sont en vous.

Manuel de l'Abstinant (deuxième édition, p. 54)

17, Orchard Lane

C'EST UN COIN TRANQUILLE, surtout la nuit.
Trop tranquille, penseriez-vous, pour abriter le moindre monstre dans ses jolies allées ombragées.

Et de fait, à trois heures du matin dans les rues de Bishopthorpe, il est facile de croire le mensonge dans lequel se complaisent ses habitants, à savoir que c'est l'endroit idéal pour de bonnes gens paisibles, qui mènent une vie sans histoire.

À cette heure, on n'entend d'autres sons que ceux de la nature elle-même. Le hululement d'un hibou, l'aboïement lointain d'un chien ou, par une nuit venteuse, le murmure ténébreux de la brise dans les sycomores. Même si vous vous postiez dans la grand-rue, juste devant la boutique de déguisements, le pub, ou le traiteur *Au Glouton affamé*, vous entendriez rarement le moindre bruit de circulation, et ne verriez pas le graffiti insultant qui décore l'ancien bureau de poste (encore que le mot TARÉ soit lisible avec un petit effort).

En dehors de la grand-rue, si vous alliez vous promener la nuit dans un endroit tel que Orchard Lane et passiez

devant les maisons anciennes où habitent avocats, médecins et comptables, vous trouveriez toutes leurs lumières éteintes et leurs rideaux tirés, de façon à se calfeutrer pour la nuit. Ou du moins, avant d'arriver au numéro dix-sept, où vous remarqueriez à travers les rideaux une lumière à une fenêtre d'en haut.

Et si vous vous arrêtiez un instant pour inspirer cet air nocturne, pur, frais et réconfortant, vous verriez d'emblée que, lumière mise à part, le numéro dix-sept est une maison parfaitement assortie à celles qui l'entourent. Peut-être pas aussi imposante que sa plus proche voisine, le numéro dix-neuf, avec sa large allée d'accès et son élégante allure Régence, mais malgré tout une maison qui tient son rang.

Elle a exactement l'aspect qu'on attend d'une maison familiale de village. Grande, mais ni trop ni trop peu, sans rien de déplacé ou de tape-à-l'œil. Une maison de rêve, à bien des égards, comme vous le dirait n'importe quel agent immobilier : parfaite pour y élever des enfants.

Mais au bout d'un moment, vous remarqueriez qu'il y a quelque chose qui cloche. Non, « remarquer » n'est peut-être pas le mot adéquat. Vous ne vous rendriez peut-être pas compte consciemment que même la nature paraît plus silencieuse autour de cette maison, et qu'on n'y entend ni chants d'oiseaux ni autres bruits. Mais un instinct vous pousserait peut-être à vous interroger sur cette lumière allumée, et vous sentiriez comme un froid sans rapport avec l'air de la nuit.

Si cette impression se confirmait, elle pourrait devenir une peur qui vous pousserait à quitter les lieux et à fuir, mais vous ne le feriez sans doute pas. Vous regarderiez la jolie maison, le monospace garé dans l'allée et vous vous diriez que vous

êtes devant la maison d'êtres humains tout à fait normaux, qui ne représentent aucune menace pour le monde extérieur.

Si vous en arriviez à cette conclusion, vous seriez dans l'erreur. Car le numéro 17, Orchard Lane est la maison de la famille Radley, et en dépit des efforts considérables que déploient ses membres, ils sont tout sauf normaux.

La chambre d'amis

« **T**U AS BESOIN DE SOMMEIL », se dit-il. Mais en vain.
La lumière allumée à trois heures du matin ce vendredi est celle de Rowan, l'aîné des enfants Radley. Il est bien réveillé, bien qu'il ait avalé six fois la dose prescrite d'euphytose.

Il est toujours éveillé à cette heure-là. Avec un peu de chance, les nuits fastes, il s'endort vers quatre heures pour se réveiller à six ou juste après. Deux heures de sommeil tourmenté, agité, peuplé de cauchemars qu'il ne comprend pas. Mais aujourd'hui, ce n'est pas une nuit faste : avec son eczéma qui flambe et ce vent qui souffle contre la fenêtre, il sait qu'il ira sans doute au lycée sans avoir fermé l'œil.

Il repose son livre. *Poèmes choisis* de Byron. Il entend quelqu'un traverser le palier, non pas pour aller aux toilettes, mais dans la chambre d'amis.

La porte du placard à faire sécher le linge s'ouvre et il perçoit un léger remue-ménage, puis quelques instants de silence

avant que sa mère sorte. Là encore, cela n'a rien d'exceptionnel. Il l'entend souvent se lever au milieu de la nuit et aller dans la chambre d'amis pour une raison secrète qu'il ne lui a jamais demandé d'élucider.

Puis il l'entend retourner se coucher, et échanger des murmures indistincts avec son père de l'autre côté de la cloison.

En rêve

HELEN RETOURNE SE COUCHER, le corps tendu par des secrets. Son mari pousse un soupir étrange, languissant, et se blottit contre elle.

« Mais enfin, qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie de t'embrasser, répond-il.

— Je t'en prie, Peter, dit-elle, sentant l'élançement d'une migraine derrière ses yeux. C'est le milieu de la nuit.

— Par opposition à tous les autres moments où tu aimerais que ton mari t'embrasse.

— Je te croyais endormi.

— C'est vrai. J'étais en plein rêve. Excitant d'ailleurs. Nostalgique, en fait.

— Peter, on va réveiller les enfants, dit-elle, tout en sachant que Rowan n'a pas encore éteint la lumière.

— Écoute, je veux juste t'embrasser. C'était un rêve tellement agréable.

— Non, je sais que tu veux plus. Tu veux...

— Et alors ? Où est le problème ? Les draps ?

— Je veux dormir, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— J'avais envie d'aller aux toilettes. » Elle a tellement l'habitude de ce mensonge qu'il lui vient automatiquement.

« Cette vessie ! Elle ne s'arrange pas.

— Bonne nuit.

— Tu te souviens de ce bibliothécaire qu'on avait ramené à la maison ? »

Elle entend le sourire dans sa voix. « Seigneur, Peter ! C'était l'époque de Londres. On n'en parle plus.

— Mais quand tu penses à des nuits comme celle-là, ça ne te fait pas...

— Non. C'était dans une autre vie. Je n'y pense jamais. »

Petite douleur cuisante

LE MATIN, peu après son réveil, Helen s'assoit dans son lit et prend une gorgée d'eau. Elle ouvre le flacon de comprimés d'ibuprofène et en place un sur sa langue aussi délicatement qu'une hostie.

Elle avale, et au moment même où la pilule descend dans sa gorge, son mari, à quelques pas seulement dans la salle de bains, sent une petite douleur cuisante.

Il s'est coupé en se rasant.

Il voit le sang luire sur sa peau humide d'huile de rasage.

Une belle goutte. Rouge profond.

Il tamponne la coupure, regarde la tache qu'elle a faite sur son doigt et sent son cœur s'accélérer. Le doigt s'approche de sa bouche, mais avant que le geste s'achève, Peter entend un bruit. Des pas pressés s'approchent de la salle de bains et quelqu'un essaie d'ouvrir la porte.

« Papa, s'il te plaît, tu peux m'ouvrir... s'il te plaît », dit sa fille, Clara, en tambourinant sur le bois épais.

Il s'exécute, Clara entre en trombe et se précipite vers la cuvette des toilettes.

« Clara, qu'est-ce que tu as, Clara ? » demande-t-il pendant qu'elle vomit.

Elle se redresse. Le regarde, le visage très pâle tranchant sur son uniforme d'école. Derrière ses lunettes, ses yeux sont remplis de détresse.

« Oh, non ! » fait-elle en se penchant à nouveau vers la cuvette, où elle a encore un spasme. Peter sent l'odeur et voit ce qu'elle a vomi. Il frémit non pas à cause de ce qu'il a aperçu, mais de ce que cela signifie.

Quelques secondes plus tard, tout le monde est là. Helen s'accroupit à côté de leur fille, lui caresse le dos en murmurant des paroles rassurantes. Et leur fils, Rowan, s'encadre dans l'embrasure de la porte ; il n'a pas encore appliqué son écran total. « Qu'est-ce qu'elle a ? demande-t-il.

— Ça va, dit Clara, qui ne veut pas se donner en spectacle. C'est passé, maintenant. Je me sens mieux. »

Le mot reste dans la pièce, suspendu dans l'air qu'il transforme avec son mensonge à l'odeur de vomi.

Le change

CLARA FAIT DE SON MIEUX pour donner le change ce matin-là, et se prépare à partir pour l'école comme si de rien n'était, malgré son épouvantable mal au cœur.

Il faut savoir que, le samedi précédent, elle a pris une décision très importante. De végétarienne qu'elle était, elle a décidé de passer à la vitesse supérieure et de devenir une végétalienne pure et dure dans l'espoir que les animaux l'aient un peu plus.

Les canards, par exemple, qui refusaient de manger le pain qu'elle leur offrait, tous les chats qui fuyaient ses caresses, les chevaux dans les champs bordant la route de Thirsk, qui devenaient fous chaque fois qu'elle longeait leur clôture. Elle ne pouvait se débarrasser du souvenir de la visite de l'école au parc de Flamingo Land, où elle avait vu tous les flamands prendre peur et s'envoler avant qu'elle s'approche de l'étang. Ni de celui de ses poissons rouges, Rhett et Scarlett, les deux seuls animaux qu'on l'avait autorisée à avoir, et qui étaient

morts prématurément. Comment oublier l'horreur sans nom qu'elle avait éprouvée le premier matin en les découvrant, flottant le ventre en l'air à la surface de l'eau, les écailles complètement décolorées ?

Pour l'heure, elle sent les yeux de sa mère sur son dos lorsqu'elle sort le lait de soja du frigo.

« Tu sais, si tu prenais du lait normal, tu te sentirais beaucoup mieux. Même écrémé. »

Clara ne voit pas en quoi l'écémage peut rendre le lait plus végétalien, mais elle s'efforce de sourire. « Ça va. Je t'en prie, ne t'inquiète pas. »

Ils sont tous là, maintenant, dans la cuisine. Son père boit son café et son frère dévore son assiette matinale de viandes froides achetées chez le traiteur.

« Peter, dis-lui qu'elle se rend malade. »

Peter ne réagit pas tout de suite. Les paroles de sa femme doivent voguer sur la large rivière rouge de ses pensées avant de se hisser, trempées et lasses, sur la berge étroite du devoir paternel. « Ta mère a raison. Tu te rends malade. »

Clara verse le lait incriminé sur son muesli aux graines et aux noix, et sent sa nausée monter de seconde en seconde. Elle voudrait demander qu'on baisse la radio, mais sait que cela risque de donner l'impression qu'elle est plus malade.

Rowan, au moins, prend son parti, à sa manière blasée : « C'est du soja, maman, dit-il, pas de l'héroïne. »

— Il faut qu'elle mange de la viande.

— Mais enfin, ça va !

— Écoute, dit Helen, à mon avis, tu ferais mieux de ne pas aller au lycée aujourd'hui. Je téléphone pour t'excuser, si tu veux. »

Clara secoue la tête. À la différence de son frère, elle aime bien le lycée, ou du moins les cours. Et comme elle a promis à Eve d'aller à la fête chez Jamie Southern ce soir, elle ne doit pas manquer les cours si elle veut avoir une chance qu'on la laisse sortir. Et puis, une journée entière à écouter de la propagande en faveur de la viande ne l'avancera guère. « Honnêtement, je me sens beaucoup mieux. Je ne vais pas recommencer à vomir. »

Son père et sa mère se regardent et, comme à leur habitude, échangent avec les yeux des messages codés que Clara ne peut traduire.

Peter hausse les épaules.

(Le problème avec papa, a dit un jour Rowan, c'est qu'en général, il n'en a rien à battre de rien.)

Helen a l'air aussi accablée qu'elle l'était l'autre soir en déposant une brique de lait de soja dans son caddie parce que sa fille la menaçait de devenir anorexique.

« Soit, tu peux aller au lycée, dit-elle enfin. Mais je t'en prie, *fais bien attention à toi.* »

Quarante-six ans

VOUS ATTEIGNEZ UN CERTAIN ÂGE – parfois, quinze ans, parfois quarante-six – et vous vous rendez compte que le moule dans lequel vous vous êtes coulé ne fonctionne pas. C’est ce qui se passe en ce moment pour Peter Radley, qui mastique un toast aux céréales beurré, et regarde le plastique transparent et fripé qui emballe le reste de la miche.

L’adulte rationnel et respectueux de la loi, avec femme, voiture, enfants, et prélèvements automatiques pour WaterAid¹.

Hier soir, il voulait simplement faire l’amour. Un geste humain, inoffensif. Et c’était quoi, le sexe ? Rien. Juste une étreinte en mouvement. Une friction des corps sans effraction. Il aurait certes pu vouloir dériver vers autre chose, mais il aurait été capable de se contenir. *Dix-sept ans* qu’il se contient.

1. Association visant à fournir de l’eau potable aux pays en voie de développement. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Oh, putain, pense-t-il.

Cela semble bon, de jurer, même en pensée. Il a lu dans le *British Medical Journal* qu'on a trouvé de nouvelles preuves à l'appui de la théorie selon laquelle jurer soulage la douleur.

« Oh, putain, murmure-t-il, trop bas pour que Helen l'entende. Putain. »